FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1898 — THÈSE — N°

POUR

# LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*Présentée et soutenue le samedi 23 juillet 1898, à 1 heure*

Par Inna CHEBOLDAÏEFF
Née à Tchernigoff (Russie)

# DE L'INFLUENCE FRANÇAISE
## DANS LE DÉVELOPPEMENT
# DE LA SCIENCE MÉDICALE
# EN RUSSIE

*Président* : M. HUTINEL, *professeur*.
*Juges* : MM. BALLET, *professeur*. GILBERT, et MARFAN, *agrégés*.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les différentes parties de l'enseignement médical.*

PARIS
HENRI JOUVE, ÉDITEUR
15, rue Racine, 15

1898

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

| | |
|---|---|
| **Doyen.** | M. BROUARDEL |
| **Professeurs** | MM. |
| Anatomie | FARABEUF. |
| Physiologie | Ch. RICHET. |
| Physique médicale | GARIEL. |
| Chimie organique et chimie minérale | GAUTIER. |
| Histoire naturelle médicale | BLANCHARD. |
| Pathologie et thérapeutique générales | BOUCHARD. |
| Pathologie médicale | HUTINEL. DEBOVE. |
| Pathologie chirurgicale | LANNELONGUE. |
| Anatomie pathologique | CORNIL. |
| Histologie | Mathias DUVAL |
| Opérations et appareils | TERRIER. |
| Matière médicale et pharmacologie | POUCHET. |
| Thérapeutique | LANDOUZY |
| Hygiène | PROUST. |
| Médecine légale | BROUARDEL. |
| Histoire de la médecine et de la chirurgie | LABOULBENE. |
| Pathologie expérimentale et comparée | CHANTEMESSE. |
| Clinique médicale | POTAIN. JACCOUD. HAYEM. DIEULAFOY. |
| Maladie des enfants | GRANCHER. |
| Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale | JOFFROY. |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques | FOURNIER. |
| Clinique des maladies du système nerveux | RAYMOND. |
| Clinique chirurgicale | TILLAUX. BERGER. DUPLAY. LE DENTU |
| Clinique des maladies des voies urinaires | GUYON. |
| Clinique ophthalmologique | PANAS. |
| Clinique d'accouchements | N. PINARD. |

**Agrégés en exercice.**

MM.

ACHARD
ALBARRAN
ANDRE
BAR
BONNAIRE
BROCA
CHARRIN
CHASSEVANT
DELBET
GAUCHER
GILBERT
GILLES DE LA TOURETTE
GLEY
HARTMANN
HEIM
LEJARS
LETULLE
MARFAN
MARIE
MÉNÉTRIER
NELATON
NETTER.
POIRIER, chef des travaux anatomiques.
RETTERER
RICARD
ROGER
SEBILEAU
THIERRY
THOINOT
TUFFIER
VARNIER
WALTHER
WEISS
WIDAL
WURTZ

*Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN.*

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



A MES MAITRES

# DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

DANS LE

# DÉVELOPPEMENT DE LA SCIENCE MÉDICALE

# EN RUSSIE

---

## AVANT-PROPOS

Ce travail a été entrepris sans aucune idée préconçue. Il a abouti à un résultat imprévu pour l'auteur lui-même : la destruction d'une légende universellement admise comme vérité acquise et, malheureusement, partout répétée Il est vrai que de notre temps d'étude et de critique historique, ces surprises sont encore fréquentes. Cette légende est celle de la prépondérance allemande dans le développement de la science russe.

En Allemagne et, nous le disons avec regret,

en Russie même, on répète à satiété que tout ce que les médecins russes savent, ils le doivent aux Allemands, et que si quelques esprits aventureux avaient bravé toutes sortes de dangers pour venir s'établir en Russie et enseigner aux moscovites barbares les principes de l'art divin, ce furent des Allemands. C'est à l'Allemagne que la Russie est redevable des quelques écoles médicales qu'elle possède. Et, s'il existe quelques savants russes, ils se sont formés aux Ecoles allemandes. Voilà ce qu'on trouve dans tous les livres qui traitent de l'histoire de la médecine russe. Voilà ce qu'on répète dans tous les congrès médicaux où des Russes s'aventurent. Ceux qui ont assisté au Congrès de Moscou en savent quelque chose.

Il est grandement temps de réagir contre ces exagérations que rien ne justifie.

Oui, la médecine russe doit son existence à l'étranger; oui, jusqu'à nos jours la science russe est encore tributaire de la science des nations plus avancées. Mais dans cet apport fertilisant, l'Allemagne est loin d'avoir la part prépondérante qu'on lui a attribuée.

La science française aussi a eu son influence; influence peut-être moins directe, peut-être moins considérable par sa masse, mais combien supérieure par sa qualité.

Dans ce travail, nous nous sommes proposé de faire ressortir cette part, jusqu'à présent si

méconnue. Il a été exécuté dans les bibliothèques de Saint-Pétersbourg ; et, malgré l'obligeance des bibliothècaires de la Bibliothèque Impériale et de celle de l'Académie de médecine, la rareté des documents et la difficulté des recherches parmi les publications de tout genre l'ont rendu assez laborieux.

Malgré des imperfections motivées par la difficulté du travail et le peu de temps que nous avons pu y consacrer, la question, par sa nouveauté, nous a semblé assez intéressante pour les lecteurs français, aussi bien que pour les lecteurs russes.

Puisse cette thèse, présentée par une élève russe à la Faculté française de Paris, servir de faible hommage à la science française et à l'esprit libéral de ses représentants ; puisse ce travail exprimer la reconnaissance que nous gardons à nos éminents Maîtres.

# I

Dans les rares monuments de l'ancienne littérature russe, on trouve bien peu d'indications permettant de reconstituer l'état de la profession et de la science médicales avant l'époque du grand Réformateur russe, Pierre I.

Pourtant, il est clair qu'à une époque à laquelle l'instruction la plus élémentaire était l'apanage exclusif de quelques privilégiés peu nombreux, la science n'existait pas. En effet, si, dans quelque monastère, on trouve un ecclésiastique capable de lire ou d'écrire, si le hasard amène en Russie un occidental ayant quelque vernis de science, ces faits sont tellement minimes qu'ils ne méritent pas l'attention. Il y a plus, nous savons que les idées religieuses et les innombrables superstitions s'opposaient absolument à l'éclosion de tout ce qu'on pourrait appeler une science positive. Si l'Europe occidentale a eu ses procès de sorcellerie intentés aux gens assez hardis pour interroger la nature, en Russie, il fut encore plus difficile d'échapper à ce genre d'accusation. Au surplus, la justice populaire était terriblement expéditive

à cette époque. La plus stupide accusation suffisait quelquefois pour perdre un homme, le faire empaler ou écharper par la foule.

Dans l'esprit populaire, qui dominait en Russie, grâce à l'influence d'un clergé barbare et peu instruit, toute maladie était considérée comme une punition céleste. Les pestes, les grandes épidémies dont il serait bien difficile aujourd'hui de reconstituer le tableau, furent envisagées comme une manifestation de la colère divine, au même titre que l'invasion des Tartares ou toute autre calamité publique. Une maladie qui frappait ne pouvait être que le résultat d'une punition du Ciel, à moins qu'elle ne fût le produit malfaisant des machinations ténébreuses d'un sorcier. Bref, le Moyen-Age, tel qu'il était en Europe occidentale, se retrouve en Russie grossi encore des supertitions locales.

A l'appui de ce que nous avançons, il n'est pas sans intérêt de reproduire quelques preuves extraites des chroniqueurs contemporains.

A la fin du seizième siècle, le tzar Fédor envoya à Astrakan le prince tartare Malat-Ghireï. Celui-ci s'attira la haine des Tartares d'Astrakan qui firent venir des sorciers pour le faire périr, et, en effet, le prince tomba malade. Alors, on appela un certain docteur arabe qui prétendit que, pour guérir le prince, il était absolument nécessaire de retrouver les sorciers; sinon,

les médicaments administrés ne pouvaient avoir aucun effet. On arrêta les sorciers, ce qui n'empêcha pas le prince de mourir. Le tzar Fédor ordonna de mettre à la torture les sorciers qui, après avoir avoué leur crime, furent tous brûlés vifs. (*Chronique de Nikon.* Edition de l'Académie des Sciences, t. 8, p. 13.)

Des cas de ce genre abondent. Mais les médecins eux-mêmes n'étaient pas mieux traités dans les cas malheureux. Il fallait beaucoup de hardiesse pour oser traiter un malade quelque peu haut placé. Le médecin étranger qui ignorait la langue du pays, qui confessait une religion différente, réputée hérétique, était toujours suspect aux yeux des moscovites. S'il soignait un malade, il fallait qu'il le guérît. Sinon le peuple, quelquefois le prince lui-même, se vengeait terriblement. Et des médecins prudents, voyant le cas quelque peu difficile, n'osaient pas appliquer une thérapeutique active. La tisane la plus innocente pouvait passer aux yeux de l'entourage pour le plus terrible poison. Ainsi, en 1483 habitait à Moscou un médecin étranger, *Antoine Ehrenstein.* Il fut tenu en grande estime par le tzar Ivan III. Un prince tartare Karakoutcha tomba malade. Le tzar, pour lui témoigner sa faveur lui envoya son médecin, lequel fut assez heureux pour voir son malade entrer en voie de guérison. Mais il paraît que cela ne faisait point le compte de l'entourage qui dési-

rait la mort du prince. Les médicaments prescrits ne furent point donnés au malade. Il mourut et son fils vint accuser le médecin d'empoisonnement devant le tzar. Le tzar livra le médecin à la fureur des Tartares. Mis à la torture, et ne pouvant endurer les souffrances, le malheureux offrit une grosse rançon. Les Tartares, sachant son innocence, ne demandaient pas mieux ; mais le tzar ne consentit pas à ce que le prétendu forfait restât impuni et ordonna la mort d'Ehrenstein. Les forcenés l'emmenèrent sous le pont de Moskwa et l'égorgèrent « comme une brebis », d'après la candide expression du chroniqueur. (*Chronique Sofievskaia.* Edit. de St Pétersbourg, 1820, p. 235).

A l'an 1493, nous lisons : « En 1493, *Léon*, « maître médecin, fut décapité sur l'ordre du « tzar pour avoir mal soigné le fils du tzar. » (ibid. p.239.)

Il serait facile de multiplier les exemples. Pourtant les tzars furent les seuls protecteurs de ces hardis étrangers qu'ils honoraient souvent de leur amitié, se plaçant quelquefois au dessus des préjugés vulgaires. Ainsi, Jean le Terrible aimait beaucoup ses médecins. Nous en connaissons deux : le flamand *Bomélius* et l'anglais *James Frencham,* envoyés par la reine Elisabeth, en 1581, sur la demande expresse du tzar. Les tzars Fédor, Boris, Alexis estimèrent beaucoup leurs médecins, ils les emplo-

yaient même comme agents diplomatiques. Mais les boyards, le peuple, le clergé, haïssaient l'étranger suspect. Ainsi, si le tzar envoyait à quelque courtisan son médecin en cas de maladie, le boyard sollicitait « au bon plaisir royal la grande faveur de ne pas être soigné par un médecin ». Un des griefs des boyards contre le tzar Boris fut justement sa préférence pour les étrangers, spécialement pour ses médecins. Ainsi, un historien du dix-septième siècle, après avoir fait l'éloge du tzar, s'exprime ainsi : « Dieu lui a donné de grands défauts, aussi son cœur était tendre pour les médecins, il fut despotique, etc. » (1).

Le peuple ne se soignait guère ou bien se soignait par des moyens empiriques. Margeret, (*Estat de l'Empire de Russie et Grand Duché de Moscovie*, etc., par le capitaine Margeret. Paris 1660, éd. elzévirienne), dans la relation qu'il fit de son séjour en Russie en 1602, nous dit : « Ils (les Russes) ne scavent que c'est de méde- « cines si ce n'est l'empereur et quelques prin- « cipaux seigneurs. Mesmes ils tiennent plu- « sieurs choses souillées desquelles on se sert « en médecine, entre autres ne prennent volon- « tiers des pilules. Ils abhorrent le musc, la « civete et autres telles choses. Mais si les « simples sont malades, ils prennent coustumiè-

1. Serge Konbassoff. *Histoire des tzars moscovites.*

« rement un bon trait d'eau de vie et y mettent
« une charge de poudre d'arquebouze dedans
« ou bien une teste d'ail pilée, remuent cela et
« le boivent et vont à l'instant à une estuve
« laquelle est si chaude que l'on n'y sçaurait
« presque durer et y demeurent jusqu'à ce
« qu'ils ayent sué une heure ou deux et en
« usent de mesme en toute sorte de maladie.»

Ces paroles du voyageur français avec l'extrait suivant nous suffiront amplement pour dépeindre l'état de la médecine russe à cette époque.

Parmi les conseillers du tzar Jean le Terrible se trouvait un certain «pope Sylvestre». Ce Sylvestre est l'auteur d'un livre qui a fait grande autorité pendant plusieurs siècles et qui s'appelle «Domostroï», ou «Manuel d'économie domestique» Le chapitre 23 est intitulé: « Comment un chrétien doit se soigner dans toutes les maladies et douleurs». Voici ce qu'on y lit:

« Si Dieu envoie à quelqu'un une maladie,
« elle ne peut guérir que par la grâce divine,
« par les larmes, la prière, le jeûne, les aumô-
« nes, la vraie pénitence. Et gratitude et pardon,
« et clémence et amour sincère envers tous. Et
« il faut faire prier son père spirituel; faire dire
« des messes solennelles, faire consacrer l'eau
« par l'immersion des saintes croix et des sain-
« tes images, et se faire oindre par les saintes
« huiles; faire vœux de pélerinage aux lieux

« saints et miraculeux et, y étant arrivé, prier,
« la conscience tranquille ; c'est par ce moyen
« que Dieu donne guérison de toute maladie ; et
« encore il faut s'éloigner de tout péché et ne
« faire aucun mal désormais et observer les
« commandements des pères spirituels et faire
« pénitence ; c'est par ces moyens qu'on se dé-
« livre du péché, qu'on guérit tout mal tant cor-
« porel que spirituel et qu'on obtient la clémen-
« ce divine. Et qui, sans retenue ni ordre, ne
« craint Dieu ni ne remplit la volonté de Dieu,
« qui n'observe pas les traditions de l'Eglise et
« de la Patrie, néglige l'Eglise de Dieu, les chants
« d'Eglise, les règles sur le jeûne, la prière et
« tout service divin (celui-là ne peut guérir).
« (Egalement ne peut guérir celui) qui mange et
« boit sans retenue en tombant dans l'ivrognerie
« et la goinfrerie, sans observer le temps (de
« jeûne) et les règles de vie conjugale... et se
« livre à des chants qui sont œuvre du Diable,
« à des danses, des jeux, à la musique, à la chas-
« se à courre, aux courses de chevaux toutes
« choses agréables à Satan ; qui y ajoutent enco-
« re toute sorte de sorcellerie, lecture des livres
« de magie, d'astrologie, d'étude des herbes
malfaisantes, etc. »

Nous demandons pardon de ce long extrait. Mais il est excessivement caractéristique et représente merveilleusement l'esprit régnant des XVI, XVII et même du XVIII^e siècles. Nous

pouvons sans exagération dire qu'on n'avait que faire de la médecine dans ces conditions. Nous avons pourtant vu que quelques médecins venaient se fixer, ou au moins passer quelque temps en Russie. Qui étaient-ils, ces hardis étrangers venant braver tous les dangers pour des profits très aléatoires ? Sans doute, parmi ces aventuriers toutes les nations pouvaient réclamer leurs représentants. Les documents russes ne nous en disent que bien peu de chose. Tout d'abord, à cette époque, on ne distinguait guère les nations européennes, on n'avait qu'une idée bien vague des différents états de l'Europe occidentale. D'ailleurs, comme il en est encore de nos jours dans le peuple, tout Occidental ne parlant pas russe était dénommé « niémets », en traduction littérale « muet ». Or, aujourd'hui, le mot «niémets », dans la langue littéraire, s'applique exclusivement aux Allemands. A l'époque, nous trouvons tel individu désigné sous l'appellation peu intelligible d'« Allemand de Venise » ou « Allemand de Hongrie ». Pourtant, en dehors de quelques cas spéciaux. nous sommes en droit de supposer que ces médecins devaient appartenir surtout à des nations avec lesquelles les Russes entretenaient des rapports commerciaux ou politiques : c'est-à-dire l'Italie, les Pays-Bas et l'Autriche, désignée à cette époque : « Empire du César ».

## II

Nous venons d'esquisser à grands traits l'état confus dans lequel a été longtemps plongée en Russie la science médicale. Passons maintenant à une période moins obscure et plus importante, depuis le premier décret réglementant l'exercice de la médecine jusqu'à l'époque moderne. C'est pendant cette époque que la vraie science fait son apparition en Russie ; c'est alors qu'on voit apparaître de vrais médecins et nous allons voir combien fut grande l'influence française sur ce mouvement.

Le décret dont nous parlons fut publié en 1620. Il institue une inspection des pharmacies et des médecins ( *Aptekarsky Prikaz* ). Nous avons déjà vu le rôle important que commençait à jouer, à la Cour, le médecin particulier du tzar. Cette influence ne pouvait aller qu'en grandissant. On se rendait de plus en plus compte des bienfaits apportés par les médecins hérétiques et cette science médicale jusque-là abhorée. Non seulement les médecins sont invités à venir en Russie, mais on leur enjoint bientôt de professer leur science, de former des

élèves dans le pays, de traduire des livres. L'inspection des pharmacies est devenue chose importante dès le début ; on comprend facilement pourquoi. L'apothicaire et le médecin du tzar avaient entre leurs mains la vie et la santé du prince. Il était indispensable de les soumettre à la surveillance d'un personnage d'une fidélité éprouvée et d'une grande autorité. Au surplus, la Russie venait de sortir d'une époque d'interrègne singulièrement néfaste. Les Polonais venaient d'être chassés du pays, les souvenirs de la terrible guerre civile et de l'invasion étrangère étaient encore tout vivants et les intérêts de la maison régnante étaient l'objet de la grande sollicitude de la part de l'entourage et du peuple. Déjà *Margeret* nous dit : «Le « plus grand office de Russie est le grand mais- « tre de l'escurie qu'ils appellent Conusney ba- « jari (sic) puis celui qui a la survoyance des « médecins et apoticaires lequel ils nomment « Abtesqui bajari (sic) » (1)

L'importance de cette charge ne fit que grandir et nous la voyons occupée par les plus grands seigneurs de la Cour (2).

Naturellement, au début, nous voyons encore se produire des choses étranges, indiquant que les idées sur l'art médical ne sont pas encore bien nettes. Ainsi l'officine de la Cour était

1. *Margeret*, l. c.
2. *Chérémétieff*, prince Odoievsky, Miloslavsky, etc.

plutôt considérée comme un dépôt de toutes marchandises venant de l'étranger.

Les demandes adressées au médecin portent sur des objets qui n'ont aucun rapport avec la pharmacie : couleurs pour les parquets, vins, pièces d'artifice, etc. Les produits pharmaceutiques, les simples, sont encore des choses suspectes. En 1680, un paysan est arrêté pour avoir été trouvé porteur d'une herbe quelconque et d'une racine. Heureusement, une autorité locale, un autre paysan, reconnut devant le tribunal que les objets incriminés ne renfermaient « aucun maléfice » (1).

Mais déjà les faits semblables se font rares. Les mœurs ont changé et la science acquiert droit de cité. Car, à l'époque même à laquelle se produisait cette affaire ridicule des « maléfices contenus dans une racine et une herbe », nous voyons traduire en russe le premier livre médical et, chose curieuse, ce livre n'est autre que l'Anatomie de Vesale.

Dix-sept ans après, en 1697, par ordre du tzar, on engage, à Amsterdam, 50 médecins au service de la Russie.

Leur traitement fut assez élevé pour l'époque : 150 louis d'or, plus 294 roubles comme frais de table, par an. Parmi ces médecins, il y avait quatorze Français. Le reste se composait en ma-

3. Travaux de la Commission archéograph., 1838, p. 79.

jorité de hollandais. Ce décret n'est que le début d'une série de mesures que Pierre le Grand institua pour la création d'une science médicale en Russie.

En 1701, le 22 novembre, il ordonne l'ouverture à Moscou de huit pharmacies, sans compter la pharmacie de la Cour; plus tard il prescrivit l'établissement d'une pharmacie dans chaque chef-lieu de département.

Le 25 mai 1706, paraît l'ukase de Pierre qui crée en Russie le premier établissement hospitalier et institue auprès de cet hôpital une école de médecine pour cinquante élèves. Les premiers médecins de cet hopital furent deux hollandais, *Nicolas Bidlas* et *Henri Repken.*

Les élèves étaient en majorité des fils d'étrangers établis à Moscou comme artisans ou commerçants.

Si dans cet établissement les maîtres ne furent point des Français, la science enseignée fut la science française et l'enseignement se fit en partie en langue française.

Voici pour exemple les titres des principaux manuels acceptés dans cette école.

*Blasius Gérard.* — Anatome contractae in gratiam discipulorum conscripta. Amsterodami, 1616.

*Winslow.* — Exposition anatomique de la structure du corps humain (en français). Amsterdam, 1732.

*Heisterus Laurent.* — Compendium anatomicum. Paris, 1739 (en français).

La traduction russe n'a paru qu'en 1757.

*Tournefort.* — Institutiones rei herborial. Parisiis, 1700, etc., etc :

L'école eut tout de suite un grand succès et nous voyons y affluer des jeunes gens des classes élevées, ce qui indique que la profession médicale était déjà considérée comme honorable et lucrative. En 1718, l'archevêque de Novgorod y envoie son neveu pour apprendre la « science chirurgicale ». Six ans plus tard, l'archevêque demande pour son neveu un congé pour l'envoyer en France se perfectionner dans la chirurgie. Le Saint-Synode (1) consentit, mais à la condition qu'à son retour, ledit neveu, *Janovsky*, s'engage à servir dans le même hôpital-école. Tout à l'heure, nous verrons pourquoi ce choix d'une faculté française.

L'école de Moscou continua à fonctionner régulièrement. Ses premiers docteurs datent de 1723.

Pierre I fut toujours un grand admirateur de la science médicale. Dans ses voyages, il visitait les hôpitaux, assistait aux opérations, aux autopsies. Son esprit génial fut vivement frappé du spectacle de la science européenne ; il vit

1. Les établissements hospitaliers dépendaient du Saint-Synode qui pourvoyait à leur entretien.

tout le profit qu'on pouvait en tirer et, en homme d'action, il se mit énergiquement à l'œuvre. Son séjour à Paris, en 1717, eut surtout une influence décisive sur son esprit. Le hasard a voulu que, parmi les gens attachés à sa personne se trouvât un vieux soldat Hochstett atteint de cataracte aux deux yeux. Pierre chargea son médecin *Areskin* de demander au professeur d'anatomie *Duvernet*, qu'il connaissait personnellement, un oculiste capable de faire l'opération de la cataracte au pauvre invalide. L'opération fut faite dans les appartements mêmes de Pierre par l'oculiste *Volhuysen* et réussit complètement. L'empereur, émerveillé par ce succès, lui demanda sur le champ la permission de lui envoyer quelques élèves russes pour s'instruire dans cet art miraculeux. Les séances de l'Académie des sciences intéressaient beaucoup Pierre. Il résolut même de fonder une institution similaire à St Pétersbourg et alloua pour cet objet une rente de 25.000 roubles. Toutefois, l'Académie ne fut fondée qu'après la mort de l'Empereur, en 1725, mais sur le plan qu'il avait conçu. *Blumenstrost*, le médecin du tzar, reçut l'ordre d'entrer en correspondance suivie avec l'Académie française, d'informer cette compagnie de tout ce qui pourrait se passer de scientifiquement intéressant dans l'Europe russe, et de se tenir lui-même au courant de la science française. *Blumenstrost* s'exécuta. L'Académie

de son côté, ne demandait pas mieux et elle conseilla au tzar de former une mission scientifique pour décrire les contrées peu connues de la Russie. Sur l'ordre du tzar, le docteur Messerschmitt entreprit le premier voyage scientifique en Sibérie. Ainsi fut donné satisfaction à l'Académie (1).

A force de voir et d'apprendre, le Tzar finit par devenir chirurgien lui-même. Il ne faisait rien à demi. Il savait saigner, arracher les dents, inciser les abcès ; il s'exerçait méthodiquement à l'anatomie pratique et à la médecine opératoire. Il avait toujours sur lui une trousse chirurgicale pour pouvoir porter secours en cas d'accident. A St-Pétersbourg, il fut ordonné à tous les médecins de faire un rapport au monarque de tous les cas intéressants, des opérations, des autopsies. Il assistait aux opérations faites en ville ou à l'hôpital. Non content d'y assister, il opérait lui-même. Ainsi il opéra d'une suppuration grave à la jambe le marchand Thomas. Le 27 avril 1723, il opéra la femme du marchand hollandais Borst, atteinte d'hyropisie. Il tira 20 livres de liquide. Nous savons qu'à cette époque la paracentèse était réputée une opération grave, et certainement Pierre fut le premier Russe qui la pratiqua.

1. Lettre de M. Blumenstrost à l'Académie des Sciences de Paris dans l'histoire de la même Académie, 1720. *Edition hollandaise*, p 173, 1747.

Il serait impossible d'énumérer tout ce que ce tzar extraordinaire fit pour développer la science médicale en Russie. Il pensait à tout, ne laissait échapper aucune occasion favorable. A Paris encore, il engage un médecin français, *Chobert*, avec mission d'aller rechercher en Russie des sources d'eau minérale. Chobert s'acquitta très bien de cette mission : il découvrit les eaux sulfureuses chaudes du Caucase, près du Térek, en Cabardie.

Dans les hôpitaux de Paris, Pierre cherche à engager à son service de bons chirurgiens. *Jean Guyon* part pour la Russie où il est nommé chirurgien de l'Hôpital général de St-Pétersbourg. L'Anglais *William Horn*, qui a passé 20 ans dans les hôpitaux de Paris est nommé chirurgien de l'hôpital de l'Amirauté, *Jean Conrad*, de Strasbourg, est engagé comme professeur à la future Académie de chirurgie.

Mieux que cela, la Russie manque d'ouvriers habiles à fabriquer des instruments de chirurgie. Le tzar trouve un coutelier parisien, *Etienne Lubatier*, qui prend service en Russie, en 1718.

Nous voyons combien fructueux fut ce séjour du tzar à Paris et quel vigoureux essor il donna au développement de la science médicale russe. La mort du tzar ne changea rien ; l'impulsion avait été donnée, on n'avait qu'à continuer. Et durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est en France que viendront s'instruire les jeunes gens

russes ; ce seront des livres français qui importeront la science en Russie. En 1753, un journal scientifique fait son apparition en Russie : c'est encore un journal français, le *Journal des Savants*. Ordre est donné à l'Ambassadeur de Russie aux Pays-Bas de l'acheter à mesure de son apparition et de l'expédier à l'Académie des sciences de St-Pétersbourg.

Le 31 août 1738, la Chancellerie médicale approuve le projet du médecin en chef (archiater) *Ficher* concernant l'envoi de plusieurs jeunes médecins à Paris, pour s'y perfectionner dans l'art chirurgical et devenir capables de l'enseigner aux autres. Ces missions en France deviennent régulières et se succèdent sans interruption. Tantôt c'est à Paris, tantôt c'est à Strasbourg que le courant se dirige. La plupart du temps, on envoie de jeunes docteurs, ou des étudiants ; on leur enjoint de se faire recevoir docteur, de suivre telle ou telle branche des sciences médicales. Ces voyages se font pour la plupart aux frais de l'Etat, quelquefois avec mission spéciale aux frais de l'Académie des sciences, plus rarement aux frais de quelques riches particuliers protecteurs des sciences. Les instructions dont on munissait ces jeunes gens ne laissent pas d'être intéressantes. Ainsi, *Tchépine,* traducteur à l'Académie des sciences, est envoyé en 1753 à l'étranger. Reçu docteur à Leyde, en 1758, il

passe à Paris, sur l'ordre de l'Académie. On lui recommande d'y arriver à la fin d'avril « attendu que les opérations de la pierre et sur les yeux se font surtout aux mois de mai et de septembre ». En outre, l'Académie lui recommande bien « de faire attention aux coutumes et réglements des hôpitaux, des pharmacies et des « jardins botaniques ; en général à tout ce qui « peut élargir la science médicale. Tâchez de « vous lier avec des savants, surtout avec des « physiciens et des naturalistes, pour tirer profit des conversations que vous ne manquerez « pas d'avoir avec eux. En dehors de tout cela « familiarisez-vous avec l'art minier. » On voit que le programme est suffisamment chargé.

Voici quelques renseignements sur les docteurs envoyés en France. En 1774, sur l'ordre impérial, sont envoyés à Strasbourg *Kliout-chareff*, *Dem. Iwanoff*, *Jean Orloff*, *Pierre Apitoff*. En 1762, est envoyé à Strasbourg *Lépékhine*, reçu docteur à cette faculté en 1767; un des traducteurs russes de Buffon.

*Ozeretskovsky*, reçu docteur à Strasbourg en 1778, a traduit en russe les ouvrages suivants : Tissot, Instructions au peuple concernant sa santé. St-Pétersbourg, 1781 ; — et Ranc, Théorie et pratique de la vaccination. St-Pétersbourg, 1801. A également pris part à la traduction de Buffon, avec Lépékhine et Sewastianoff.

*Politkovsky*, en mission à Paris de 1781 à 1783.

*Ponyrko*, reçu docteur à Strasbourg en 1780.

*Protassoff*, reçu docteur à Strasbourg en 1763 publia une traduction de Buffon en 1792.

*Samoïlowitch* a passé en France, à Strasbourg et Paris, quatre ans, de 1780 à 1784. A publié plusieurs mémoires : *Lettres sur les expériences des frictions glaciales pour la guérison de la peste et autres maladies putrides*. Paris, 1781.

Mémoires sur l'inoculation de la peste avec la description des trois poudres fumigatives antipestielles. Strasb. 1782.

Réponse à M. Gormand sur la question : Si les cautères peuvent être quelque préservatif contre la peste. Strasb. 1782.

Lettre à l'Académie de Dijon avec réponse à ce qui a paru douteux dans le mémoire sur l'inoculation de la peste. Paris, 1782.

Mémoires sur la peste qui, en 1771, ravagea l'Empire de Russie et surtout Moscou, la capitale. Paris. 1783, chez Couturier.

Opuscules sur la peste qui, en 1771, ravagea Moscou, avec un discours aux élèves des hopitaux russes, Paris, chez Leclerc, 1787..

*Timkovsky*, reçu docteur à Strasbourg en 1765.

*Terechovsky*, docteur à Strasbourg en 1775.

*Sokoloff*, idem, en 1781.

Les deux frères *Schumliansky, Alexandre* et *Paul*. La thèse inaugurale du premier sur « la structure du rein » est citée dans tous les journaux du temps avec grands éloges.

*Karpinsky*, docteur de Strasbourg, en 1781.

*Klapitonoff*, envoyé à Paris au frais de la reine de Georgie.

*Woïnoff*, resta en France de 1801 à 1806. A occupé à Moscou la chaire d'histoire de la médecine, de 1886 à 1808. A publié : Compte-rendu de mes travaux scientifiques en France, Moscou, 1800.

*Moudroff*, professeur de clinique médicale à Moscou. Envoyé à Paris en 1802. Elu membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

*Nélioubine*, Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

Il serait fastidieux d'allonger cette liste. Elle nous suffit pour démontrer ce que nous avançons. Mais ce n'est pas tout. A côté des missions scientifiques russes en France, s'établissait un autre courant parallèle : des Français continuaient à venir en Russie pour y occuper des emplois à l'Hôpital ou à la Faculté. Ces savants français y apportaient leur science et même leur langue, car nous trouvons très souvent des actes, même officiels, rédigés en français. Personne ne s'en scandalisait. Du reste, à cette époque, la langue russe n'était guère ap-

propriée aux travaux scientifiques. Il fallait ou bien inventer des mots pour traduire les termes, ou bien se servir d'une langue étrangère. Nous reproduisons ici un document de ce genre, non à cause de sa valeur intrinsèque, mais à titre de premier acte écrit de médecine légale qui soit connu en Russie. Le voici :

« Par ordre de la Chancellerie de médecine a
« été visité le corps du copiste Grégoire Eli-
« seyeff, mort le 26 avril après avoir reçu des
« coups sur la tête le 22 avril 1739 et, (comme
« on a dit), qui, dès qu'il les avait reçus, a
« cessé de parler et tenait les paupières toujours
« fermées en touchant souvent avec la main la
« tempe gauche. Extérieurement, il n'y avait au-
« cune marque de contusion. Sous la voûte du
« crâne, il y avait du sang extravasé et épanché
« sur tout le crâne, presque sec, et les mus-
« cles temporales en étaient remplies. Le
« crâne fut fendu depuis la suture coronale
« des deux côtés de la suture sagittale de la
« longueur d'un travers de doigt et la suture
« coronale des deux côtés. Entre le crâne et
« la dure-mère sur le lobe antérieur gauche du
« cerveau, il y avait du sang coagulé de la
« grosseur d'un œuf de poule qui faisait une
« impression selon la grandeur sur le lobe
« antérieur gauche du cerveau et séparait la
« dure-mère du crâne jusqu'au dessus la voûte
« de l'orbite gauche. Le reste du cerveau fut

« en bon état et sans autre épanchement. —
« St-Pétersbourg, ce 27 avril 1739. Mahnhart.»

Certainement, ce rapport médico-légal laisse beaucoup à désirer même pour l'époque ; mais il faut savoir ce qui passait pour médecine légale, avant ce premier rapport pour juger de l'immense progrès accompli.

Enfin, nous devons mentionner le nombre toujours croissant de livres français traduits et mis entre les mains du public.

Pendant le long règne du tzar Alexis Mikhaïlovitch (1645-1676), il n'a été traduit qu'un seul livre : L'Anatomie de Vesale. Sous Pierre et ses successeurs, c'est déjà par centaines qu'on les compte. Il nous est absolument impossible de donner un aperçu des innombrables traductions. Nous en reparlerons tout à l'heure quand, pour des choses tout à fait spéciales, les rapports étroits entre la Russie et la France seront tout d'un coup presque détruits et que ces traductions deviendront le seul moyen de communication, la seule voie par laquelle la science française pourra désormais pénétrer en Russie.

La fin du XVIII^e^ siècle, depuis l'avénement au trône de l'Impératrice Elisabeth, jusqu'à la grande Révolution française, fut l'époque à laquelle l'engoûment pour la France atteint son maximum. La Cour, la haute société étaient absolument sous l'influence des ambassadeurs de France. Dans la Guerre de Sept ans, l'armée

elle-même combattait pour la France. La philosophie, la littérature françaises étaient les seules qui eussent cours. Bien entendu, la science, dans son domaine, ne faisait que refléter ce qui se passait dans les autres sphères. Nous venons de voir combien furent étroites les relations scientifiques entre les deux pays.

Il a fallu un évènement aussi considérable que la Révolution pour arrêter ce mouvement. Cette révolution fut un véritable coup de foudre. En ce qui touche notre sujet, il suffira de dire que tous les sujets russes se trouvant à l'étranger reçurent l'ordre de rentrer immédiatement en Russie, et qu'on défendit les voyages à l'étranger. Les journaux, les livres furent soumis à une censure draconienne ; plus tard, on défendit tout simplement l'importation des livres étrangers ; on supprima presque toutes les imprimeries russes et la publication des livres, même scientifiques.

La science surtout paraissait suspecte. Le nombre des étudiants fut extrêmement réduit ; plusieurs professeurs, et des meilleurs, furent envoyés en disgrâce ; une discipline militaire fut introduite dans les universités. Non seulement les professeurs étaient tenus de soumettre leurs cours à la censure, mais on leur prescrivit de les conformer en toute chose à la doctrine orthodoxe chrétienne. Ce fut pendant cette époque néfaste que l'on bannit de l'enseignement uni-

versitaire des sciences comme la géologie, l'astronomie. La philosophie fut réduite à l'étude des Pères de l'Église. La physiologie était à peine tolérée ; même dans les leçons de thérapeutique, le professeur devait faire remarquer à ses auditeurs que la vraie guérison est entre les mains de Dieu et non des hommes. (Instruction de Magnitzky).

Heureusement que de pareils excès étaient trop absurdes pour durer.

Au cours de cette même période, nous voyons des moments de lucidité pendant lesquels on semble comprendre que la réaction est allée trop loin, qu'il faut laisser quelques soupapes de sûreté. Ce fut dans de semblables moments que l'on consentit à l'ouverture de l'Université de Kharkoff, de celle de Dorpat. La dernière avait une mission spéciale, celle de remplacer l'étranger pour les savants russes. Au lieu d'envoyer les jeunes gens russes à l'étranger, on leur faisait passer quelque temps à l'Université de Dorpat. Car il faut dire que cette Université, peuplée de professeurs et d'étudiants allemands, parmi lesquels l'esprit prussien régnait en maître, fut peu suspecte et n'eut jamais à subir les persécutions terribles qui frappèrent les anciennes Universités russes, celles de Moscou, de St-Pétersbourg, de Kasan. Au contraire, largement pourvue dès sa fondation, soutenue au détriment des Universités russes, patronée par

la noblesse baltique, presque toute puissante à la Cour, elle s'éleva rapidement. Tandis que les meilleurs savants russes étaient persécutés, tandis qu'à Moscou et à St-Pétersbourg, l'enseignement tombait à un niveau toujours plus bas, Dorpat florissait. Ses moyens lui permettaient de se pourvoir d'une riche bibliothèque, de laboratoires, de cliniques, de faire venir de l'étranger de bons professeurs allemands, et même français. Elle est certainement arrivée à un rang hors de pair avec les Universités russes, et ne manquait jamais de témoigner son mépris pour ces dernières.

Les guerres napoléoniennes ne modifièrent pas la situation ; c'est facile à comprendre. L'histoire ultérieure de l'Europe, les idées alors en vogue toutes réactionnaires, encore exagérées en Russie, ne furent pas non plus favorables à la cause de la civilisation. Les Universités continuaient à végéter.

Certainement, la situation n'était pas comparable à celle plus lamentable faite à la science par l'obscurantisme militant, mais elle fut bien triste encore. Le grand chirurgien *Pirogoff*, élève de l'Université de Moscou, nous dépeint cette situation. Professeurs ignorants, Allemands en grande partie, qui ne s'étaient même pas donné la peine d'apprendre quelque peu la langue dans laquelle ils devaient professer, choisis surtout pour leur nullité et leur conduite

rampante devant le curateur. Les étudiants étaient bien peu nombreux, conduits *manu militari*. L'enseignement se faisait d'une façon sommaire, aucune démonstration pratique, pas de laboratoires ni de cliniques, le tout se bornant à une leçon faite ou plutôt lue sur un vieux cahier latin ou allemand par un professeur qui souvent ne comprenait rien à ce qu'il enseignait (*Pirogoff*. — Souvenirs.) Il va sans dire que les idées acceptées en Allemagne et à Dorpat furent seules admises. Le brownisme était obligatoire. Broussais était anathématisé. Les quelques professeurs russes, vétérans sans influence, ne pouvaient rien. Le professeur *Moudroff*, qui enseignait l'anatomie (d'après le manuel de Binet) et la physiologie, qui avait passé plusieurs années à Paris, qui avait l'honneur d'être correspondant de l'Académie de médecine de Paris, était l'ennemi déclaré des Allemands.

Le doyen, le professeur *Moukhine*, également partisan acharné de Broussais, combattait l'influence allemande toute puissante. Mais ils ne pouvaient pas faire grand chose contre la majorité. L'influence allemande fut tellement grande que les anciens élèves ne pouvaient plus jamais se défaire de cette vénération presque religieuse dont on entourait tout ce qui était allemand. Il est vraiment extraordinaire de voir un homme de génie comme Pirogoff juger par comparaison la science allemande et la science française de

son temps, indiquer la supériorité écrasante de la dernière et se déclarer ensuite admirateur de ces mêmes savants tellement critiqués. Il nous parle bien de la légèreté française, du sérieux allemand, de la supériorité de la philosophie allemande, mais nous ne croyons pas nécessaire d'insister, car de pareils arguments ne méritent pas la discussion. Disons seulement que les assertions d'un germanophile aussi fervent ne peuvent être acceptées sans crainte d'être taxées d'animosité contre les allemands ni d'admiration exagérée pour la science française.

En 1827, l'académicien *Parrot*, pour relever l'état déplorable de l'enseignement dans les facultés russes, demande qu'on revienne à l'ancien système et qu'on choisisse quelques jeunes gens dignes d'être envoyés à l'étranger pour s'y préparer au professorat.

Parrot était un alsacien, camarade d'études de Cuvier. Après beaucoup de vicissitudes, il vint s'échouer à Dorpart où il fut nommé professeur de physique. Quelque temps plus tard, il fut élu membre de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg et vint s'établir dans cette dernière ville. On accepta le projet de Parrot ; une trentaine de jeunes gens furent choisis. Le doyen de la faculté de médecine de Moscou désigna entre autres Pirogoff, qui venait d'achever ses études médicales à Moscou. Malgré lui, on le désigna pour la chaire de chirurgie et, avec

d'autres futurs professeurs, il fut envoyé à Dorpat comme préparation. Malheureusement survint encore une révolution française, celle de 1831. L'Empereur Nicolas I se fâcha tout rouge et ne voulut plus entendre parler d'envois de jeunes savants russes à l'étranger. Avec beaucoup de peine, Parrot obtint pourtant qu'on donnât suite au projet primitif et, en 1833, le voyage fut permis, à la condition cependant qu'on n'irait qu'à Berlin et surtout qu'on ne mettrait pas les pieds en France.

Ainsi, c'est encore un Français qui combat vaillamment pour la cause de l'instruction publique en Russie et c'est à lui qu'elle est redevable de son plus grand chirurgien, dont elle est justement fière.

D'autres jeunes gens très distingués se trouvaient dans le nombre, qui plus tard ont professé avec éclat, entre autres le chirurgien *Karavaieff* le professeur de clinique médicale à Moscou *Inozemtzeff*, etc.

Ainsi, le séjour de Pirogoff à Dorpat fut long et on peut dire que c'est là qu'il s'est formé, que sa vocation s'est affirmée. Cette Université lui sembla, après celle de Moscou, l'idéal de tout ce qu'on pouvait imaginer comme établissement scientifique et institution médicale. Certainement plusieurs professeurs n'étaient guère à la hauteur de leur mission, mais en revanche, il y avait des bibliothèques, des laboratoires,

des cliniques, des salles de dissection. Lui, docteur de la faculté de Moscou, un des meilleurs, choisi pour le professorat, il nous avoue qu'il ne savait absolument rien, tellement l'enseignement était tombé bas à Moscou. Par exemple, il y avait bien un professeur d'anatomie, mais il n'y avait pas de dissection, pas de pièces préparées. Pour enseigner la myologie, le professeur se servait d'un mouchoir qu'il attachait sur un squelette et qui devait figurer le muscle qu'il décrivait ensuite, etc. A Dorpat, Pirogoff travailla avec acharnement, car il comprit de lui-même, et en dépit de l'enseignement officiel, que la vraie médecine s'enseigne à la salle de dissection, au laboratoire, à la clinique. A cette époque, il ne savait pas encore que ce système était particulier à l'Ecole française, il ne le sut que plus tard. Mais son génie et son bon sens naturel l'avaient poussé dans cette voie et il est devenu grand savant.

Nous n'avons pas autre chose à dire sur le séjour de Pirogoff à Dorpat, si ce n'est de rapporter le fait suivant, bien caractéristique. Un de ses camarades, le docteur *Sokolovsky*, rapporta de Moscou une thèse de doctorat qu'il voulait présenter à Dorpat. La thèse, intitulée « *De la dysenterie* », était faite sous l'influence des idées de Broussais. Bien entendu, on la refusa à Dorpat, et l'infortuné candidat fut obligé de la remanier plusieurs fois. Mais la doctrine

défendue se laissait encore trop sentir. Après avoir perdu plusieurs années, de guerre lasse, il quitta Dorpat et obtint le grade ailleurs.

Ainsi, en 1833, les jeunes docteurs russes purent enfin aller à l'étranger. Selon les instructions, ils allèrent à Berlin, où on les plaça sous la surveillance combinée d'un professeur de cette université et de l'agent diplomatique de Russie. Nous verrons, par les mémoires de Pirogoff, ce qu'on pouvait bien apprendre à cette époque en Allemagne, époque où en France, Boyer, Dupuytren, Roux, Velpeau, Lisfranc, Amussat, Cruveilher, Louis, Bouilly, Broussais et tant d'autres occupaient l'enseignement.

La science allemande était alors fortement imprégnée des idées philosophiques du temps. Kant, Fichte, Hégel, ce dernier surtout, étaient les maîtres de la pensée ; leur influence se faisait sentir partout, même dans les sciences naturelles, même dans la médecine.

Le mélange de ces généralités philosophico-théologiques avec la science exacte a produit quelque chose de fort singulier, attendu que l'expérience et l'observation ne comptaient guère auprès de l'idée générale a-prioristique. Nous avons même du mal à comprendre comment pouvaient se professer des absurdités semblables à celles que nous rapporte Pirogoff. Ainsi le professeur d'anatomie Kranichfeld ne manquait jamais de régaler ses auditeurs de la tira-

de suivante qui servait d'ouverture à son cours : « Remarquez, Messieurs, que partout la nature « nous offre une réprésentation exacte des trois « vertus chrétiennes fondamentales : la foi, l'a- « mour, l'espérance. Ainsi, dans le règne ani- « mal, la classe des mammifères personnifie la « foi, les reptiles l'espoir, et les oiseaux l'a- « mour » : Le plus fort, c'est que les auditeurs avalaient sans sourciller de pareilles folies.

Si les sciences dites accessoires étaient comprises de cette façon, le reste ne valait guère mieux. Les grands chirurgiens de l'époque furent Roust, Graefe, Dieffenbach, gens qui ne manquaient certainement pas de mérite comme chirurgiens pratiques, mais au dessous de tout comme savants. Ils ne savaient absolument rien en anatomie et en physiologie et les faits que nous allons rapporter pourraient paraître incroyables s'ils n'étaient attestés par des hommes comme Pirogoff ou comme Hyrtl, l'illustre anatomiste viennois. Voici quelques échantillons :

Roust un jour entreprit d'expliquer à son auditoire l'amputation de Chopart; il s'embrouilla et dit : « C'est égal, je ne me rappelle « plus les deux os de la plante qui servent de « répère; l'un est convexe comme le poing, « l'autre concave; eh bien ! c'est à partir de ces « deux os qu'on ampute. »

Graefe, qui fut consciencieux, se faisait assis-

ter dans ses opérations par le professeur d'anatomie Schlemme, et s'informait à chaque coup de bistouri si quelque vaisseau ne passait pas par là. »

Dieffenbach non seulement n'entendait rien en anatomie, mais il se moquait tout bonnement de ceux qui avaient l'audace de s'en occuper. Il fit un voyage à Paris ; il opéra même chez Lisfranc (blépharoplastie); il se vantait constamment de la bonne opinion que Lisfranc avait de lui et de l'accueil qu'on lui fit à Paris. Mais, s'il respectait Lisfranc, il ne tarissait pas en moqueries sur les autres chirurgiens comme Cloquet et Velpeau. Il ne trouve pas pour ce dernier de plus fort terme de mépris que de l'appeler « chirurgus-anatomicus (chirurgien anatomiste) ». Un jour Dieffenbach enleva un fragment de langue et fut étonné de voir que c'était du tissu musculaire ; il en envoya au professeur Jean Muller pour lui demander « quel muscle cela pouvait bien être ».

Les choses n'allaient guère mieux dans les cliniques médicales. Pas d'examen objectif ni d'auscultation, ni de percussion, ni d'autopsie, ni d'examen histologique. Tout se faisait sur un schema théorique préconçu : toute maladie devait entrer dans une catégorie rigoureusement établie d'avance sur des théories générales bien souvent ineptes. Le traitement en découlait de lui-même. Dans toute la ville de Ber

lin, un seul médecin un jeune privat-docent possédait un sthétoscope, et s'il avait entendu parler de Laennec, en revanche il ne savait pas ausculter. L'anatomie pathologique était réduite à la tératologie. On se moquait des médecins français aux cours cliniques : « Ils ne sont bons qu'à faire des diagnostics », disait-on.

Est-ce à dire qu'il n'y avait pas de savants en Allemagne ? Non. Dans cette même faculté professaient les frères Veher, Muller ; à Vienne, Rokitansky. Mais leur science restait dans le laboratoire, car les cliniciens n'en voulaient pas et préféraient baser leur science sur des théories absolument fantaisistes.

Nous ne pouvons mieux clore cette étude que par deux citations, l'une de Pirogoff, l'autre de Hyrtl : « Il serait impossible de se faire « une idée à quel point les médecins et chirur- « giens allemands de l'époque furent peu fami- « liarisés avec les processus morbides les plus « importants. Pourtant, en France et en Angle- « terre, les travaux de Cruveilher, de Teissier, « Brigth, Bouilly, avaient déjà paru. L'anato- « mie chirurgicale n'a eu nulle part autant et « d'aussi éminents défenseurs qu'en France. « Ici, pour parvenir à la chaire de chirurgie, « on doit passer par la salle de dissection, et « non par les antichambres ministérielles. « (Hyrtl) ».

Qu'est-ce que Pirogoff pouvait apprendre alors

à Berlin ? Il ne fit qu'y continuer ce qu'il avait avait commencé à Dorpat. Il travailla beaucoup, et nous ne pouvons admettre qu'il fut en quoi que ce soit redevable aux maîtres qu'il s'est chargé de nous dépeindre si bien. Il est clair qu'il doit bien plus à la science française dont il devina si bien la méthode, et qu'il déclara ne pas aimer. Deux fois il alla à Paris, mais déjà il y allait non en élève mais en maître, bien moins pour apprendre que pour critiquer. Nous répétons pourtant que tous ses travaux, tous basés sur l'anatomie, la clinique et le laboratoire, ne sont en rien comparables aux productions scientifiques allemandes de son temps. C'est de la vraie science française, et c'est sans le savoir qu'il s'est fait propagateur de cette science.

Ses condisciples, qui étaient loin d'avoir son talent, ont profité de leur séjour à Paris. Ils y ont travaillé, ont appris et ont rapporté quelque chose de plus que ce qu'on pouvait rapporter de Berlin. Nous avons parlé d'Inozemtzeff, qui fut plus tard un propagateur zélé de la méthode clinique française à la Faculté de Moscou. De même *Dombovitzky*, professeur à St.-Pétersbourg, séjourna à Paris de 1833 à 1838, se perfectionna dans la chirurgie, (une opération de rhinoplastie qu'il a faite est décrite dans la *Gazette médicale* de 1835, N° 17), et il fut nommé membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

Si nous nous sommes arrêtés longuement sur Pirogoff et sur son séjour en Allemagne, c'est justement pour montrer combien la science médicale allemande de cette époque ne pèse guère lourd ; mais si elle fut telle en Allemagne, combien misérable fut cette science que les professeurs allemands de quatrième ordre se chargeaient d'enseigner dans les facultés russes.

Nous affirmerons sans crainte que l'importance de l'esprit français fut autrement grande pendant cette époque. Cette science n'arrivait pas directement, soit ! mais rien que la liste des principaux ouvrages traduits nous montrera combien il faut en rabattre de cette affirmation traditionnelle sur l'utilité des services rendus à la Russie par la science allemande. C'est par là que nous allons clore l'étude de cette deuxième période et passer à l'époque contemporaine :

## LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES MÉDICAUX

**Traduits du français en russe du commencement du siècle, jusqu'en 1840.**

FOURKROY. — Chimie, 1799.

SABATIER. — Médecine opératoire, 1808.

SAIZON. — Maladies vénériennes, 1809.

BARTHEZ. — Des maladies rhumatismales. (L'auteur de cette traduction a reçu comme récompense impériale un anneau orné de brillants; la traduction fut imprimée aux frais de l'Etat).

SWEDIAUR. — Maladies vénériennes, 1819.

LAGNEAU. — Maladies vénériennes, 1820.

BROUSSAIS. — Aphorismes (Edité aux frais de l'Etat), 1824.

ORFILA. — Toxicologie, 1824.

RICHARD. — Pharmacologie, 1825.

MONDOT. — De l'impuissance, 1826.

PINEL. — Maladies mentales, 1829.

MAGENDIE. — Physiologie (édité aux frais de l'Académie des sciences), 1830.

BLANDIN. — Anatomie, 1836.

CLOQUET. — Anatomie, 1839.

LAFON. — Cure radicale des hernies, 1837.

LESSIER, RENARD. — Médecine légale, 1823.

MILNE EDWARDS. — Zoologie, 1838.

DE CANDOLLE. — Botanique, 1838.

BEYLE. — Anatomie, 1834.

MAGENDIE. — Pharmacologie, 1840.

GENDRIN. — Maladies du cœur, 1840.

BLANDIN. — Anatomie pathologique, 1840-1841, etc. etc.

## III

Il nous faut maintenant passer à l'étude de l'influence française à l'époque moderne, contemporaine.

Ici, la question devient épineuse et nous serons brefs.

Tout d'abord, de nos temps, la science perd de plus en plus le caractère national et tend à devenir franchement internationale. Les journaux scientifiques, les communications des sociétés savantes, les facilités de communication de pays à pays, d'Ecole à Ecole rendent difficile la reconstitution d'une physionomie nationale à une série de travaux résumant l'état de la science dans un pays, à un moment donné. Le génie lui-même est devenu bien moins national qu'autrefois et tous les peuples civilisés tendent à se rapprocher d'un idéal commun.

Ensuite, il y a une autre considération. Une semblable étude sur une époque rapprochée tendrait à devenir trop personnelle ; il serait bien difficile de garder l'impartialité nécessaire

et il serait à craindre que le travail ne présentât un caractère trop polémique. Nous aimons mieux ne pas nous aventurer sur un pareil terrain.

Enfin, nous n'oublions pas que l'époque moderne ne fut pas favorable à la France, dans une certaine période au moins, et que justement cet affaiblissement momentané a coïncidé avec un éveil national en Allemagne et un travail scientifique considérable. Nous pensons que ces questions, s'il faut qu'elles soient soulevées, doivent l'être par un Français. Voilà pourquoi nous voulons être brefs dans cette dernière partie de notre étude.

Si la production scientifique s'est décentralisée et dénationalisée au temps où nous vivons, la part française n'en est pas moins considérable. Les noms de Claude Bernard, de Pasteur et de Charcot, de Verneuil, de Trélat, de Chassaignac, pour ne citer que quelques noms des maîtres qui ne vivent plus, prouve abondamment. Du reste, les relations des missions scientifiques russes en sont la preuve. Entre autres nous pourrions mentionner celles du professeur *Kouzmine* (1) et du professeur *Tauber* (2). Nous pourrions aussi indiquer le nombre vraiment extraordinaire des livres scientifiques tra-

1. Recueil de Glieboff, 1881.

2. Les écoles chirugicales contemporaines.

duits du français, car sans exagérer on peut dire que tout ce qui présente un intérêt un peu général est traduit, malgré le nombre toujours croissant des personnes qui lisent ces ouvrages en langue française. Tout cela serait facile à faire ressortir, mais là n'est point la question car toute autre grande nation civilisée aurait des droit semblables.

Ce qu'il importe de dire, ce sur quoi il faut insister, c'est d'abord sur cette admirable qualité qui est la qualité propre de la médecine française et qui consiste à concilier les recherches de laboratoire avec la pathologie, en un mot ce qu'on appelle la vraie médecine clinique, celle qui se place entre le dogmatisme abstrait et la pratique pure dénuée de tout fonds scientifique. C'est cette médecine clinique qui est le plus beau titre de la science française, car c'est la clinique qui est le vrai but de notre science: le soulagement de l'humanité souffrante.

Enfin, il y a un dernier point qu'il faut bien mettre en vue, et nous croyons qu'il est de notre devoir de le faire. Nous voulons parler de cet esprit libéral propre à la science française et auquel nous devons tant. La science française existe pour tous, car elle accueille tout le monde et ici, son rôle n'est pas seulement grand, mais il est unique. Nous croyons interpréter le sentiment général de ceu x, et surtout de celles qui

ont trouvé dans cette Faculté les moyens de se rendre utiles à leurs semblables, en répétant encore une fois : Oui, le rôle de la science française est grand dans le dévelopoement de la science médicale en Russie.

C'est avec cette conviction que nous allons quitter cette faculté et nous nous sonviendrons toujours de la grande parole prononcée par l'un des maîtres de cette même faculté et répétée par le professeur russe chargé de répondre aux délégués français au Congrès de Moscou : « Vérité dans la science, moralité dans l'art » ( Malgaigne. )

## CONCLUSIONS

1. — Le manque de renseignements ne nous permet guère de délimiter l'influence respective des différentes nationalités dans le développement de la science médicale russe pendant la période ancienne.

2. — C'est l'influence française qui prédomine pendant la seconde période, depuis l'établissement des institutions médicales jusqu'aux temps modernes.

3. — Pendant la période contemporaine, cette influence est encore très considérable.

---

Vu par le président de la thèse.
HUTINEL

Vu : le Doyen,
BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
GRÉARD.

# BIBLIOGRAPHIE (1)

RICHTER. — Histoire de la médecine en Russie, 3 vol. Moscou, 1820.

NIKITIN. — Aperçu rapide sur l'état de la médecine russe pendant le règne de l'Impératrice Catherine II. St-Pétersbourg, 1855.

OBRAZTZOW. — Revue historique de la littérature médicale pratique. St-Pétersbourg, 1862.

TSCHISTOWITCH. — Etudes historiques sur les institutions médicales russes au XVIII[e] siècle. St-Pétersbourg, 1870.

— Histoire des écoles médicales russes. St-Pétersbourg, 1883.

ZMÉÏEFF. — Les médecins écrivains russes, 2 vol. St-Pétersbourg.

— Le passé médical russe, St-Pétersbourg, 1890, et Comptes-rendus de l'Assemblée des médecins russes, 1890.1891.

— Esquisse de littérature médicale étrangère en Russie. Messager médical, 1864.

KORNILOWITCH. — Les pharmacies sous le tsar Alexis

1. Sauf indication contraire, ces ouvrages sont en russe.

Mikhaïlowitch. Annales de la Patrie, t. 5, p. 1.

KOUPRIANOFF. — Cours d'histoire de la médecine, 1852.

— Histoire de la médecine russe sous Pierre le Grand, St-Pétersbourg, 1872. D° sous Catherine II, St-Pétersbourg, 1873. D° sous Alexandre I, St-Pétersbourg, 1877.

KOUTCHKOVSKY. — Historiæ rei medicæ publicæ in imperio rutheno adum 6e ratio. Collectio Vilnensis, t. I, 1834.

PIROGOFF. — Œuvres, 2 vol. St-Pétersbourg.

RECUEIL DE GLIEBOFF. — St-Pétersbourg, 1881.

TAUBER. — Les écoles chirurgicales contemporaines. Ecoles de France. (En allemand).

SOLOWIEFF. — Histoire de la Russie.

IVAN NESTESURANOFF. — Mémoire du règne de Pierre-le Grand. La Haye, 1726. (En français).

MARGERET. — Ouvrage cité.

SCHAUENSTEIN. — Médecine légale. Traduction russe, avec introduction historique, par *Tchatzkine*. Moscou, 1870.

H. JOUVE, imp. de la Faculté de médecine, 15, rue Racine, Paris